

Sassanides jusqu'à la conquête arabe du VII^e siècle, peuvent être devinées aussi à travers la Vie de sainte Nino de Géorgie.

La mort de saint Jean Chrysostôme à Comana, en 407 (p. 124), confirme l'importance de l'histoire ecclésiastique, sujet abordé au VII^e chapitre ("L'Église de l'Empire de Trébizonde", p. 213–226), où l'on étudie la politique ecclésiastique de cet État envers Byzance et le patriarcat œcuménique: à la différence de l'État épirote, qui s'est constitué en véritable rival de l'État de Nicée, au moins jusqu'en 1230, rivalité qui a entraîné le domaine religieux aussi, l'État de Trébizonde a été toujours gouverné par les empereurs de la dynastie des Grands Comnènes. En dépit de cette flagornerie affichée sur le plan politique, dans le domaine religieux leurs prétentions se sont avérées plus modestes, car ils se sont contentés du titre de métropolitain pour le prélat qui siégeait à côté d'eux à Trébizonde, sans jamais prétendre pour ce dernier le rang patriarcal. Sous les Paléologues, le métropolitain de Trébizonde a regagné sa trente-troisième place dans l'ordre des sièges subordonnés à la Grande Église de Constantinople, et s'est vu honoré aussi du siège de la Césarée cappadoceenne, *prōtothronos* par rapport aux autres sièges métropolitains du patriarcat œcuménique (p. 223). Le rôle de Théodose, intronisé en tant que métropolitain de Trébizonde le 13 août 1370 et frère de Denis, fondateur du monastère athonite de Dionysiou, est établi à l'aide des documents. Pour ce qui est du village de Dakozara, mentionné par la Vie de Saint Basiliskos pour le début du IV^e siècle (p. 215), il faut observer que les variantes les plus proches de l'original parlent d'un "village des Daces" (*chōrion Dakôn*), où habitait une veuve riche qui s'appelait Trajane, passée au christianisme, et son fils portant le même nom de l'empereur Trajan, le conquérant de la Dacie nord-danubienne).

Après avoir évoqué les circonstances de la naissance l'Empire de Trébizonde à la suite de la conquête latine de Constantinople, suivent trois chapitres destinés à l'analyse de la situation intérieure de cet État : *Le développement socio-économique de la région pontique aux XIII^e–XV^e siècles* (chap. 3, p. 112–155), *Administration, droit et pouvoir dans l'Empire de Trébizonde* (chap. 4, p. 156–165), et *Conflits sociaux et politiques dans l'Empire de Trébizonde* (chap. 5, p. 166–185). Un autre a pour objet les relations avec Byzance (*L'Empire de Trébizonde et Byzance*, p. 186–212).

Encore quatre chapitres sont consacrés aux relations avec Venise (chap. 8, p. 227–275), avec Gênes (chap. 9, p. 276–315), avec la Papauté (10, p. 316–338) et les pouvoirs de l'Occident (chap. 11, p. 339–356). Puis, c'est le tour du monde oriental : Caucase (chap. 14, p. 404–411), Crimée et les Pays slaves des Balkans (chap. 15, p. 412–419), les knézats russes (chap. 16, p. 420–428). Le Chapitre suivant est réservé à la conquête de l'Empire de Trébizonde par les Ottomans (p. 429–442). Deux chapitres (17 et 18), les derniers du livre, traitent de la Civilisation de l'Empire de Trébizonde (p. 443–483), et de sa place dans la pensée des contemporains et de la postérité (*L'Empire de Trébizonde aux yeux de ses contemporains et de ses successeurs*, p. 484–492). Les Conclusions (p. 493–496) mettent fin à l'exposé, mais on continue avec les Appendices ou Annexes, l'abondante Bibliographie et l'Index. Le lecteur sera content de trouver aussi des illustrations de très bonne qualité, quelques-unes en couleurs.

Fruit de recherches patientes et laborieuses, c'est un livre capital pour connaître l'état actuel du sujet.

Tudor Teoteoi

Marie-Hélène BLANCHET, *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400 – vers 1472). Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'empire byzantin*, Institut Français d'Études Byzantines, Archives de l'Orient Chrétien 20, Paris, 2008, 539 p.

Une nouvelle monographie de Scholarios en français, de dimensions considérables (458 pages de texte et 80 pages d'annexes, bibliographie et index), mérite d'être saluée, surtout qu'elle efforce de la mémoire de Scholarios des guerres érudites, mais partisans, que se permettaient encore M. Jugie, J. Gill et T. Zésès. Marie-Hélène Blanchet publie dans la série des Archives de l'Orient Chrétien sous l'égide de l'Institut Français des études byzantines les résultats de ses travaux doctoraux. La grande tradition des Pères Assomptionnistes trouve ainsi une digne continuation, où la science sert à asseoir le rapprochement des deux chrétiens sur la base d'une meilleure connaissance des circonstances

historiques des mésententes. Il s'agit dans ce livre de ce grand moment historique où Orient et Occident chrétien ont poussé leur effort d'union au plus loin. L'histoire de l'échec s'entrelace et finalement s'identifie avec la vie de Scholarios.

Pour mieux faire ressortir les deux étapes de la vie de Scholarios, tellement différentes qu'on eut du mal jadis à les rassembler dans la même personne, Marie-Hélène Blanchet choisit de renverser la chronologie, de nous présenter d'abord le patriarche Gennadios et puis l'homme politique Georges Scholarios. Mais à part ce renversement, possible grâce à la coupure que représente la chute de Constantinople, la vie de Scholarios se lit chronologiquement. Le livre est construit à base de dossiers d'aspects obscurs de la vie de Scholarios, auxquels Marie-Hélène Blanchet trouve des solutions plausibles grâce à un effort de recherche remarquable.

La première partie évoque le patriarcat de Gennadios principalement à base de ses écrits autobiographiques, dont elle donne en annexes une description et pour la première fois un résumé en français. Les deux grands dossiers que M.-H. Blanchet résout sont la question du statut juridique de Scholarios lors de sa nomination au patriarcat par Mehmet II et la chronologie et le nombre de retours sur le trône patriarcal. Ainsi il devrait être acquis dorénavant que Scholarios a beaucoup souffert dans sa liberté d'action par le fait que sa libération et son retour à Constantinople étaient dûs à Mehmet II, d'où résultait une situation assez humiliante de soumission au sultan, et que son patriarcat dura depuis son intronisation le 6 janvier 1454 jusqu'à la première quinzaine de janvier 1456, sans qu'il puisse revenir sur le trône patriarcal par la suite. Son départ, présenté comme volontaire et même intensément désiré par Scholarios lui-même, fut la conséquence d'un conflit aigu sur sa direction des affaires du patriarcat. Il s'agit ici d'une grande question d'action pastorale. Scholarios prit le parti d'appliquer le principe de l'économie regardant le droit matrimonial et l'attitude envers l'Union de Ferrare-Florence. Ainsi le bouleversement social provoqué par la conquête détermina un tel chaos dans les vies familiales que Scholarios décida d'accepter le status quo et d'intégrer dans l'Eglise des personnes en irrégularités canoniques de peur qu'elles ne se convertissent à l'Islam. Puis pour ne pas déchirer encore plus l'Eglise il décida aussi d'intégrer les unionistes dans l'Eglise par une simple profession de foi et sur leur seule requête. Ces attitudes de clémence provoquèrent la formation d'un parti ultra-orthodoxe qui eut raison de Scholarios et l'emporta finalement dans la lutte pour le patriarcat avec la déposition de Sophronios (Sylvestre Syropoulos), ami proche de Scholarios, en 1464. Fait important dans la description de la politique du patriarche Gennadios est sa pleine acceptation de la nouvelle situation. Le sultan est le nouveau maître de l'empire sans espoir de rétablissement d'un pouvoir chrétien. Pourtant Gennadios ne poussa pas sa pensée jusqu'à reconnaître dans Mehmet II un *basileus* (p. 107), la conquête reste une punition divine pour les péchés individuels des chrétiens et toute action pastorale et toute responsabilité pour le salut du peuple revient à l'Eglise. Ce pessimisme réaliste est relayé plus tard par la croyance ferme en la proche fin du monde, dont regrettablement M.-H. Blanchet ne se sert pas pour discerner le sens de l'action de Scholarios.

La deuxième partie du livre présente la métamorphose du lettré Georges Scholarios, qui a la rare qualité dans son époque d'être un bon connaisseur de latin, en homme politique, disponible pour une large gamme d'aventures intellectuelles et politiques, depuis le service de l'empereur ou du despote de Mistra, jusqu'à la protection de princes latins ou même celle du pape Eugène IV. Intégré finalement dans l'administration impériale et convoqué dans la délégation pour le concile de Ferrare, Georges Scholarios est loyal à l'empereur et à sa politique unioniste. Le souci pour la vérité de foi s'éveille graduellement chez Scholarios dans les années qui suivirent le concile de Ferrare-Florence. A une étape où il paraissait sincèrement attiré par la pensée et la civilisation des Latins et ouvertement intéressé par une carrière publique suit dans les années 1440 un désenchantement avec le monde latin et un renversement des priorités dans sa vie. Ce changement intérieur le fait basculer dans le camp des anti-unionistes et l'amène finalement à prendre l'habit en 1449.

M.-H. Blanchet reconstitue ce parcours sinueux à l'aide d'une analyse critique des sources. Ainsi elle parvient à démonter la théorie de T. Zésès selon laquelle certaines lettres manifestant un engagement plénier en faveur de l'Union seraient fausses. Aussi elle rétablit l'authenticité des

discours sur la paix religieuse tenus par Georges Scholarios pendant le concile et la cohérence de la pensée de Scholarios dans ses écrits par rapport au moment quand il écrit et l'intention de l'écrit. Scholarios n'a pas besoin d'un maquillage historiographique pour devenir un personnage cohérent dans sa complexité (pp. 363–381). Sa cohérence découle d'une capacité supérieure à comprendre et réagir aux réalités de son temps, aux expériences que la vie lui impose. Ce qui ressort de l'analyse de M.-H. Blanchet est qu'on aurait du mal à reprocher à Scholarios le fait qu'il ait hésité entre son désir de sauver l'Empire, institution naturelle de la chrétienté orientale, et de sauvegarder l'orthodoxie comme seul instrument du salut dans l'éternité. Le parcours de ce choix a du tragique mais aboutit à une décision ferme et réfléchie. C'est dans les années 1440 que le philosophe et homme politique Scholarios devient théologien. Ainsi il abandonne de vouloir démontrer un *consensus patrum* sur la question du Filioque, car ce n'est guerre possible, il accepte l'existence de positions divergentes, et donc conclut que certains Pères se soient trompés. Il n'y a d'autre solution, spirituelle et politique, que de s'en tenir à l'orthodoxie. Parmi les cinq catégories de causes qui ont fait basculer Scholarios vers l'anti-unionisme – personnelles, psychologiques, politiques, théologiques et patriotiques – il faut en retenir deux comme dérivant d'une réflexion profonde et sincère, donc ayant un caractère déterminant: il s'agit des causes politiques, qui coïncident avec les causes patriotiques et les causes théologiques. Ainsi il devient hautement significatif que ce soit un homme politique visionnaire qui a su faire le passage d'une forme d'organisation politique, l'Empire, à une autre, plus adaptée aux conditions historiques, l'Eglise. Le résultat de l'action de Scholarios fut la survie de la chrétienté orientale.

Un dossier particulier mérite d'être relevé, l'attitude de Scholarios envers Plethon et ses écrits. Un geste extrême avait valu à Scholarios une très mauvaise réputation, le fait de brûler le manuscrit des *Lois* de Plethon. M.-H. Blanchet démontre que Scholarios a pris avec beaucoup de difficulté et de précautions de justice cette décision et qu'elle relevait d'une préoccupation réelle de Scholarios pour le contenu subversif et antichrétien de la pensée de cet auteur. Dès les années 1440 Scholarios réfute la critique aristotélicienne de Plethon et soupçonne le platonisme paganisant. Il fait d'ailleurs remarquer à Marc d'Ephèse qu'outre le danger de l'Union il y a aussi cet autre danger philosophique. En ce sens Scholarios a une intuition de génie et arrive à prévoir tout le potentiel que la philosophie de la Renaissance a pu mobiliser contre le christianisme.

Dans l'analyse de la portée des écrits autobiographiques (p. 220 et suivantes) M.-H. Blanchet n'est pas tout à fait convaincante lorsqu'elle lie la nécessité de l'apologie à la gravité du discrédit. L'état des sources ne permet pas de se faire une image claire des contestations de sa personne. Se même, Scholarios, résidant à la Pammakaristos dans les années 1460, peut difficilement être qualifié comme un personnage en marge de la vie ecclésiastique. Qu'il ait écrit vers la fin de sa vie ses œuvres autobiographiques pour justifier des actions dont il avait le sentiment qu'elles nécessitent plus d'éclaircissements, n'a rien de surprenant.

Il n'y a presque rien à reprocher à M.-H. Blanchet, sinon une petite remarque de géographie historique. Il s'agit à la page 474 d'une inconséquence ou d'une hésitation, lorsque M.-H. Blanchet indique Ignace comme métropole de Timovo en Bulgarie et Damien métropole de Moldovalachie, vaguement en Pays roumains. Si on se place à l'époque, Tirnovo est dans l'Empire ottoman et la métropole de Moldovalachie est dans la principauté de Moldavie ; si l'indication se rapporte à la géographie politique de notre temps, alors Timovo est en effet en Bulgarie et la métropole de Moldovalachie sur le territoire d'un Etat qui se nomme actuellement Roumanie. Aussi, à la p. 369, il faudrait remplacer, à notre avis, « par le Père » et « du Père » avec « par le Fils » et « du Fils ».

Le livre de M.-H. Blanchet sur la vie et l'action de l'homme politique et de l'homme d'Eglise Georges Gennadios Scholarios laisse pourtant la place à un autre sur la pensée du philosophe et théologien. Le nombre d'aspects obscurs de la vie de cette grande figure que la recherche de M.-H. Blanchet tire au clair justifie pourtant pleinement le volume massif qui en est résulté.